

2

Après une dure journée de labeur, Jean, Léon et Julien, tailleurs de pierre de leur métier, aiment à se retrouver régulièrement à « La Vieille Auberge » autour d'une bonne soupe à l'ail et d'un verre de Vertus. Pour rejoindre le quartier de la Treille, Jean doit parcourir le long boulevard sur lequel, malgré la froideur de ce mardi de mars et le soleil déclinant, nombre de chars à bœufs transportant sacs de farine ou familles de paysans circulent encore. La large chaussée permet une circulation relativement aisée. Ainsi, se croisent cavaliers, jardinières, voitures de place et la si reconnaissable charrette de la marchande de quatre saisons, tirée par un cheval et surchargée de caisses de fruits et légumes variés. Cette grosse femme aux seins lourds interpelle joyeusement les nombreux piétons qui, à cette heure déjà tardive, regagnent leur logis, font leurs dernières courses ou viennent au café passer un moment de détente en famille.

L'intérieur de l'établissement est succinctement

meublé : tables et bancs sont disposés devant la grande cheminée dans laquelle deux petits tabourets sont, pour l'heure, accaparés par deux énormes chats au pelage tacheté lovés langoureusement sur leur assise de paille alors que le chien doit bêtement se contenter, à même le sol, des tomettes ocres en terre cuite chauffées par les hautes flammes. De ses yeux tristes et tombants, l'épagneul observe les deux gros matous qui, il le sait, ne lui laisseront jamais une seule chance de s'alanguir lui aussi à l'intérieur de l'âtre tant convoité. A la moindre de ses tentatives pour investir les lieux, les oreilles en pointe qui se dressent et les queues des deux félins qui frappent nerveusement le tabouret dans un va-et-vient inquiétant dissuadent le chien de la moindre approche. Seules ses deux pattes timidement croisées l'une sur l'autre ont l'ultime privilège de pouvoir empiéter dans la niche destinée aux crépitantes branches.

La grosse marmite bouillonnante, suspendue à la crémaillère au-dessus du feu dans la cheminée, réveille les papilles en dégageant des odeurs engageantes de légumes et lard fumé. Diverses poêles et casseroles pendues à la poutre de la cheminée surmontée de deux pichets d'étain, dodelinent doucement au gré du passage des clients.

Trois gros fûts vides disposés ça et là dans la salle supportent des hommes accoudés qui, vidant leur verre ou chope, lisent attentivement « Le Courrier

du Gers » détaillant les diverses actualités, principalement rurales de leur chère Gascogne : faits divers, art et spectacles, chroniques paysannes et ouvrières, et bien sûr la très populaire rubrique nécrologique !

Au centre de la pièce, quatre joueurs attablés disputent une partie de cartes qui attire l'attention de la majorité de l'assistance, alors que les enfants, pour certains à même le sol, jouent avec leurs marionnettes, soldats ou train de bois tandis que d'autres rivalisent dans des parties acharnées du Jeu de la Grenouille consistant à lancer des palets dans un ou plusieurs trous situés au-dessus d'un tonneau. Le gagnant est celui qui enfile le maximum de palets. Ainsi, s'enchaînent les parties et les rires des enfants.

– Connaissez-vous la femme de notre cher contremaître Delacroix ? demande Julien tout en faisant signe à l'aubergiste de remplir une nouvelle fois le pichet de vin. Elle est rudement belle, ses formes feraient damner n'importe quel homme. D'ailleurs, je vendrais bien mon âme au Diable pour pouvoir m'accrocher ne serait-ce qu'une fois à ses hanches ! s'exclame-t-il tout en vomissant un énorme rire gras et aviné.

– Ouais ! La belle Emma Delacroix, lui répond Léon. C'est vrai que j'en ferais bien mon quatre

heures aussi ! Mais une telle femme nous est inaccessible, nous ne sommes que de pauvres tailleurs de pierre, des miséreux à ses yeux. Et puis, c'est la femme du patron, laisse tomber mon pauvre Julien ! Trinquons plutôt à toutes celles qui rêvent de se retrouver dans nos bras musclés et virils, pouffent-ils en se versant une rasade de vin.

Jean, pour ne pas être en reste et surtout pour contenir toute la colère et la haine qui montent en lui face aux propos graveleux et irrespectueux que ses camarades tiennent sur sa douce, part d'un grand fou rire, à moins qu'il ne s'agisse d'un rire fou... fou d'être enfermé dans cet amour interdit, fou de l'interdit d'en parler, de l'interdit même d'y penser parfois... rien ne doit transparaître.

Tel un clown au centre de la piste, face à la foule amusée par la misère du monde qui s'affiche dans le rictus forcé du pitre, Jean offre à ses amis un sourire grand-guignolesque et surfait, mais son cœur pleure, ses tempes battent à tout rompre, il voudrait partir de cet endroit qui aujourd'hui lui fait horreur, endroit pollué des blagues idiotes et blessantes de ses deux acolytes.

Mais, il reste, se ressaisit pour donner le change à ses amis et ne manque pas, à son tour, de distiller de salaces remarques en direction d'une belle jeune fille brune qui, de toute évidence, cherche à vendre

ses charmes. Ses cheveux sont tirés en arrière, retenus par un serre-tête et une tresse de tissu ocre et blanc, elle n'est pas maquillée, sa peau est lisse, ses joues légèrement colorées par la chaleur de la cheminée, sa jeunesse est son seul privilège...

En cette période de triomphe de la bourgeoisie, la prostitution est une honte, la fille de mauvaise vie est considérée comme le dernier échelon de l'échelle sociale, mais elle n'a souvent pas d'autres recours tant sa misère est profonde qui ne lui permet pas toujours de se nourrir. Anna ne devrait pas pratiquer en dehors de lieux clos, dans une des maisons du quartier de la Treille. Elle devrait rester cachée, mais ce soir, elle ne se cache pas, elle sait qu'elle peut gagner quelques pièces en vendant son corps dans cette auberge au patron peu regardant, profitant bien sûr lui-même de ses services... gratuits ! Elle laisse apercevoir le haut de ses seins blancs et rebondis, elle a dégagé ses épaules graciles et son cou dans lequel Léon, déjà tout émoustillé, s'empresse de déposer des baisers fougueux, entraînant la catin, titubant, vers l'extérieur.

– Salut les gars, je vais « raccompagner » cette demoiselle ! éructe-t-il en essayant d'éviter maladroitement les obstacles qui jalonnent son chemin jusqu'à la sortie. Finalement, un tabouret et deux verres termineront leur vie dans un grand fracas qui n'est rien comparé aux cris furibonds du patron de

l'auberge, excédé, et dont le visage rubicond est, à cet instant, aussi vivement teinté et dégoulinant que le vin dispersé sur le sol et ruisselant du rebord de la table.

Jean et Léon ne peuvent se retenir de s'esclaffer malgré le regard noir et les invectives du gras cafetier.

– Ah, ce pauvre Julien, il n'en rate pas une ! glousse Léon en riant. En tout cas, la petite qu'il a emballée devrait le faire desoûler, elle a l'air pouilleuse, mais quelle paire de fesses ! Pourvu qu'il n'attrape pas la vérole, on ne sait jamais avec ce genre de bonne femme qui empeste le mal et le vice !

– Au moins, ne finira-t-il pas tout seul la nuit, lui répond Jean dans un soupir.

Cette conversation le ramène à Emma : depuis le retour de François Delacroix après son déplacement de trois jours à Pau, Jean n'a pas eu le plaisir de revoir sa maîtresse dans l'intimité. Seuls leurs regards se sont croisés quand la belle est venue voir l'avancement des travaux de l'escalier monumental dont son mari est le contremaître. Se prévalant comme excuse d'un penchant pour l'art et les œuvres architecturales, elle peut ainsi, à sa guise et sans danger, entrapercevoir fugacement son bien-aimé.

Chaque fois qu'il la voit, Jean se remémore ces trois fabuleuses soirées passées ensemble chez

Emma. Leur amour a grandi, leurs ébats se sont fait plus longs, plus langoureux, ils se sont cherchés, fouillés, leur excitation a grandi au fil des heures interminables de leur mutuelle attente pour exploser dans une jouissance qui les laisse à chaque fois pantelants, morphiniques et la chair encore palpitante. Il n'est pas rare qu'ils s'endorment alors d'un même sommeil. Mais jamais ils ne goûtent ensemble à la douce quiétude du réveil matinal...

Dès que Jean quitte sa maîtresse en pleine nuit, il se sent comme un voleur que ses crimes encore méconnus et impunis finiront par rattraper et dont le châtement suprême, il le sait, sera la perpétuité, la damnation à vie : perdre Emma sera sa perte !

Toujours installé autour de la vieille table en bois déglinguée et lourde des multiples pichets vidés par les trois amis, Léon, déjà bien aviné, propose à Jean une partie de Jeu de Grenouille.

– Une partie en 5 manches, ça te tente ? demande Léon. Neuf sous pour le gagnant !

Jean qui souhaiterait pourtant se retirer dans sa modeste maison, se retirer du monde insipide qui ce soir l'horripile, accepte néanmoins de relever le défi pour ne pas éveiller les soupçons de son ami peu habitué à le voir refuser ce type d'amicales joutes.

Positionnés à six mètres du tonneau, Jean et

Léon lancent à tour de rôle les huit palets de bois dans les différents trous correspondant chacun à un nombre de points.

Leur cinq parties terminées, Léon doit se rendre à l'évidence :

– Au diable la piquette de ce foutu aubergiste mal luné ! Elle m'a fait perdre neuf sous ! Mais bon, sans rancune Jean, tu as été le meilleur et ce jeu d'adresse n'est pas fait pour un souûlard de ma trempe !

– Neuf sous, ce n'est pas la fortune, lui réplique Jean en riant, mais c'est un bon début. Quant au vin, tu as raison, quelle horrible piquette !

– En parlant de fortune, sais-tu Jean, qu'une vieille légende rapporte qu'un trésor serait caché dans la Haute-Ville ? Nul ne sait quel est ce trésor mais, depuis toutes ces années, l'imagination populaire a colporté beaucoup d'histoires autant embellies que déformées. D'après celle-ci, celui qui trouvera le trésor deviendra l'homme le plus puissant de la terre !

– C'est bien, lui répond Jean totalement indifférent à ce genre d'affabulation. De toute façon, pour moi, abondance rime avec déliquescence. Le pouvoir, l'argent ne sont que des leurres, l'homme qui les convoite ne maîtrise plus son existence tant il se noie dans ses propres erreurs et décadence.

– Ben dis donc, mon pauvre Jean, tu n'as pas le vin joyeux !

– C'est juste que la journée a été pour le moins laborieuse et ma bonne humeur s'est effectivement noyée et évaporée au fil des verres engloutis. Une bonne nuit de sommeil et il n'y paraîtra plus. A demain Léon.

– A demain Jean, je vais rester encore un peu. Tu as vu la belle rousse près de la cheminée ?

Les deux amis se séparent. En rejoignant la rue, Jean est saisi par le froid aussi tranchant qu'une lame aiguisée à la meule, mais le temps de parvenir chez lui, le faible degré de la nuit et les degrés élevés de l'alcool se diluent comme pour vouloir réconcilier son corps avec son esprit. Le souvenir d'Emma le tiendra éveillé tout au long de la nuit...